

Article

« Les nouveaux masques de l'impérialisme : industrialisation et "contrôle des esprits" »

Lise Pilon-Lé

Études internationales, vol. 14, n° 2, 1983, p. 341-352.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/701504ar>

DOI: 10.7202/701504ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

LIVRES

1. ÉTUDE BIBLIOGRAPHIQUE

Les nouveaux masques de l'impérialisme : industrialisation et « contrôle des esprits »*

Lise PILON-LÉ**

Le discours sur le développement au niveau mondial est d'abord un construit théorique qui vise à appréhender le phénomène dans son universalité et sa globalité. La réalisation de cet objectif risque de se heurter à de nombreuses difficultés : atteindre l'universel par l'abstraction simplificatrice ; comprendre l'aspect superficiel plutôt que l'essence du processus ; utiliser des instruments d'analyse adéquats pour saisir la complexité de la réalité ; soumettre les théories à l'épreuve des faits et enfin, prévoir l'orientation future du développement. La multiplicité des facteurs à identifier, des relations à effectuer et des causes à démêler conduit la majorité de ceux qui s'aventurent dans ce domaine de recherche à adopter un cadre théorique particulier pour guider leurs pas dans le labyrinthe de l'explication.

Les implications politiques de ce type de discours qui se veut global et universel ne peuvent être ignorées. Les termes utilisés pour en débattre ne sont pas neutres, ils se réfèrent à un cadre explicatif précis. Il n'est pas indifférent de parler de pays pauvres ou de pays moins-développés, de relations internationales ou d'impérialisme. Les théories acquièrent une validité scientifique quand elles sont soumises à l'épreuve des faits. Le choix de privilégier tel ou tel facteur dans l'analyse implique des choix qui peuvent servir de tremplin à certains groupes ou États pour orienter ou justifier leurs actions économiques, politiques, militaires et idéologiques.

Le discours contemporain sur le développement et l'impérialisme tente de réévaluer les théories sur la base des faits nouveaux. Deux processus font l'objet d'une analyse approfondie par les auteurs que nous avons lus, l'industrialisation récente du Tiers Monde et le déploiement de la domination idéologique.

* KRISTENSEN, Thorkil, *Development in Rich and Poor Countries*, Second Edition, New-York, Praeger Publishers, 1982, 136 p.

SZYMANSKI, Albert, *The Logic of Imperialism*, New-York, Praeger Publishers, 1981, 620 p.

SALAMA, Pierre et TISSIER, Patrick, *L'industrialisation dans le sous-développement*, Paris, Maspero, Coll. Petite Collection Maspero, no. 270, 1982, 224 p.

EUDES, Yves, *La conquête des esprits : l'appareil d'exportation culturelle du gouvernement américain vers le Tiers Monde*, Paris, Maspero, Coll. FM/Cahiers libres, no. 366, 1982, 279 p.

** Professeur au Département d'anthropologie de l'Université Laval.

Revue *Études internationales*, volume XIV, no 2, juin 1983

I – Une approche idéaliste du développement

Kristensen propose, dans la seconde édition de son ouvrage, d'élargir le concept de développement pour englober tout changement de structure qualitatif, graduel et commun à toutes les sociétés contemporaines. Il se caractérise par l'élévation du niveau de vie et l'accentuation des inégalités sociales. Dans cette perspective, il n'y a pas de sociétés sous-développées mais des sociétés plus ou moins développées, regroupées en trois catégories selon un indicateur privilégié, le revenu national brut. Une fois posées ces prémisses, l'argumentation de l'auteur s'organise autour de deux questions principales: Y a-t-il un processus universel de développement? Comment rendre le développement futur plus harmonieux?

Parti de l'énoncé des principes généraux dans les trois premiers chapitres, l'auteur procède à l'étude empirique du développement économique, social, démographique et des relations internationales dans les quatre chapitres suivants; il complète son analyse d'une synthèse sur la nature du développement actuel et l'orientation du développement futur dans les deux derniers chapitres.

Une conception idéaliste et fonctionnaliste du développement imprègne l'ensemble de l'ouvrage. Cette conception, malgré sa prétendue neutralité, a des implications politiques certaines, quand elle aboutit à justifier l'impérialisme par la supériorité scientifique et technologique occidentale et à masquer son existence par l'utilisation de catégories abstraites.

Le postulat de la prédominance du progrès des connaissances dans le processus de développement actuel inspire l'ensemble de la démarche de l'auteur. On la retrouve exprimée de façon explicite dans les passages suivants.

Des progrès spectaculaires ont été réalisés dans le domaine de la science et de la technologie, et à travers cela, la connaissance est maintenant en train de remplacer le capital comme facteur dominant de production dans les sociétés modernes. (p. 6)¹

D'une manière intéressante, le progrès des connaissances a directement réduit le pouvoir des propriétaires du capital. Les leaders des grandes entreprises doivent largement leur position au fait qu'ils sont compétents et non à celui qu'ils sont propriétaires du capital. Aussi, dans d'autres parties des sociétés modernes typiques, les positions importantes sont occupées par les personnes qui possèdent un savoir dans la mesure où ils sont plus compétents que d'autres. (p. 6)

Le développement est dans une large mesure un processus d'apprentissage. (p. 69)

Ce qui est nécessaire dans les pays pauvres, c'est d'accroître l'éducation qui va les rendre capables d'utiliser mieux ces connaissances. Cela prend du temps, mais on doit se rappeler que beaucoup de connaissances sont transférées aux pays pauvres par l'aide au développement et les investissements des multinationales. (pp. 85-86)

Sans nier l'importance de ce facteur, il fait ici l'objet d'une valorisation excessive en subordonnant l'ensemble de la démarche de l'auteur à un postulat non démontré. La démonstration emprunte des voies sinueuses. Ainsi, la jonction de ce postulat à l'étude empirique de la réalité se réalise au moyen du concept d'innovation défini par l'application de connaissances aux activités humaines. L'innovation introduit un changement de structure dont la conséquence est la croissance économique. Il suffit alors d'utiliser un certain nombre

1. Cette traduction est la nôtre.

d'instruments de mesure de la croissance (produit national brut, taux de croissance de la population, taux de chômage, consommation de calories, d'énergie et de médecins per capita, volume des exportations, etc.) pour démontrer que les sociétés se différencient par la capacité des pays riches à utiliser le savoir (la science occidentale) sur une grande échelle. Le progrès des connaissances entraîne donc une différenciation entre pays riches et pays pauvres, mais aussi entre les classes sociales d'un même pays.

Cette démonstration contient un parti-pris idéologique par son analyse des relations actuelles à l'intérieur du système mondial qui se réduit à la quantité de connaissances possédées. Le système de référence implicite de l'auteur est le modèle de développement européen et nord-américain. Les conséquences politiques d'une telle position sont aisément cernables : elles conduisent à supporter sans esprit critique le statu quo de l'impérialisme et à renforcer l'ethnocentrisme des pays riches qui se croient justement supérieurs par leur science et leur technologie et prétendent imposer leur supériorité. On n'est pas encore très loin du discours colonialiste justifiant son action par sa « mission civilisatrice ».

Le discours de Kristensen sur le développement s'apparente au discours fonctionnaliste par l'absence d'analyse des rapports sociaux, la recherche de l'universel et une vision synchronique et a-historique qui réduit l'analyse de la réalité à un ensemble d'abstractions.

Ce qui frappe le plus en lisant Kristensen, est l'absence d'une analyse du développement qui tienne compte de l'aspect structuré et hiérarchisé du système mondial. Le concept de développement de l'auteur situe les sociétés sur un continuum de plus au moins en termes de revenu national brut et a la propriété d'éliminer du champ d'analyse la prise en compte des rapports d'exploitation et de domination dans le système mondial. Le développement y apparaît un processus transcendant, inéluctable et identifié aux processus naturels par la recherche d'uniformités et de récurrences s'apparentant à des lois. Les chapitres 8 et 9 de l'ouvrage illustrent particulièrement cette tendance.

L'analyse statistique de Kristensen vise à dégager les tendances universelles du processus de développement actuel s'appliquant aux trois catégories de pays : à revenu élevé, à revenu moyen et à revenu faible. Ces tendances se résument à 16 traits communs caractéristiques du développement actuel et futur sur la base de ses ressemblances avec celui des pays industrialisés. On peut les résumer comme suit :

1. Les pays subissent une transition démographique passant de l'explosion à la stagnation démographique.
2. La production per capita est faible quand le niveau de vie est bas, elle s'accélère avec l'application de techniques avancées et ralentit par la suite.
3. La société devient plus différenciée par le déclin de la main-d'oeuvre dans l'agriculture et son accroissement dans les services et l'industrie.
4. L'urbanisation d'abord très rapide ralentit ensuite comme actuellement dans les pays riches.
5. L'inégalité de la répartition du revenu s'accroît pour ensuite se réduire.
- 6-11. Les standards de nutrition, d'habitation, d'éducation, de consommation d'énergie s'élèvent, l'espérance de vie s'allonge.
12. Il y a abolition du colonialisme et formation d'États-nations. La disharmonie introduit des régimes autoritaires.
13. Les exportations de produits manufacturés s'accroissent.
14. Il y a mobilité du travail, du capital et des connaissances et l'interdépendance entre les nations s'accroît.
15. Le système des organisations internationales se développe.

16. Les multinationales sont devenues d'importants facteurs de développement grâce au progrès des moyens de transport, des communications et des techniques modernes à coût fixe élevé.

Cette succession de traits universels est descriptive plus qu'explicative, statique et non dynamique. Elle ne permet pas de comprendre l'originalité du processus de développement actuel. C'est un résumé d'observations qui ne conduit pas à l'explication parce que l'auteur ne dispose pas d'un cadre théorique adéquat pour évaluer l'importance des différents facteurs et l'ordre de la causalité. Ces lacunes se révèlent le plus dans l'analyse des tendances du développement futur. Le problème principal devient celui du contrôle de l'explosion démographique et l'ajustement de la population à la rareté de certaines ressources (terre et énergie). Tout en reconnaissant que le processus de développement actuel accentue les inégalités et met en place des régimes autoritaires, son analyse du développement futur en tient peu compte. En réglant le problème démographique et le problème écologique qu'il considère prioritaires, l'auteur semble croire que la tendance actuelle pourrait se renverser.

La recherche de l'universel aboutit donc à réduire les sociétés à des abstractions et à faire des généralisations en dehors de toute analyse historique qui pourrait tenir compte des spécificités du développement et tempérer les affirmations sur l'universalité du processus. Elle empêche aussi de « voir » l'existence même de l'impérialisme que le concept de développement masque complètement. Pour analyser l'impérialisme, il est nécessaire de dépasser cette approche idéaliste du développement qui confond abstraction et explication.

II. – Deux théories de l'impérialisme à l'épreuve des faits

Dans un ouvrage² qui constitue la somme de dix ans de réflexion et d'engagement politique, Szymanski entreprend une double tâche : tester deux théories de l'impérialisme en les soumettant de façon systématique à l'épreuve des faits et élaborer sa propre explication de l'impérialisme contemporain.

1. *Le test des théories de l'impérialisme*

Vérifier une théorie implique de traduire ses principes théoriques en propositions vérifiables par l'examen des faits, et de concrétiser ses concepts au moyen d'indicateurs pertinents. La réussite de Szymanski pour les deux théories qu'il examine est remarquable et constitue un exemple à suivre pour toute entreprise du même genre en sciences sociales.

Le test d'une théorie est une entreprise qui exige non seulement une grande rigueur mais aussi une capacité d'intégrer une masse de données pour à la fois confronter les théories entre elles et avec les faits contemporains. Cette démarche se déroule en deux étapes chez Szymanski. D'abord, clarifier les points fondamentaux de divergence entre la théorie classique de l'impérialisme et la théorie marxiste de la dépendance. Ensuite, tester la capacité de chacune des théories à expliquer les faits contemporains.

Les deux premiers chapitres, consacrés à chaque théorie, font ressortir l'évolution de la pensée sur certaines questions centrales et mettent l'accent sur les points d'opposition entre les deux théories. Il en résulte onze points fondamentaux de divergence faisant l'objet d'autant de chapitres où l'auteur soumet les propositions théoriques à l'épreuve des faits contemporains tirés des statistiques des organisations internationales et des nouveaux États-

2. Albert, SZYMANSKI, *The Logic of Imperialism*, New-York, Praeger, 1981, 579 p.

nations. Les points de divergence théorique à vérifier sont les suivants: les stades de développement et la dynamique de l'impérialisme; les mécanismes de domination militaire, économique et idéologique; la direction du transfert de valeur; le développement économique, les rapports de classe et l'État de pays moins développés; l'aristocratie ouvrière et enfin, les rivalités inter-impérialistes.

À l'intérieur de chaque chapitre, la démonstration comprend un énoncé général des points à vérifier, l'exposé des faits contemporains à partir de statistiques récentes et un résumé qui fait ressortir les principales conclusions de l'analyse. Ce mode d'exposition résulte d'une volonté explicite d'affirmer le primat des faits sur les théories. Cela signifie accepter ou rejeter les propositions de chaque théorie uniquement après avoir tiré des conclusions justes des faits et des tendances observées. La rigueur de la démarche et la richesse de la démonstration de Szymanski montrent qu'une telle entreprise est nécessaire si l'on veut aller au-delà du simple constat et obtenir prise sur la réalité. La théorie marxiste de l'impérialisme acquiert ainsi une meilleure crédibilité scientifique qui accroît sa capacité de contribuer à une réelle transformation sociale.

Contrairement à Kristensen qui regroupe, pour fins d'analyse, tous les pays en trois catégories selon le revenu national brut, Szymanski adopte l'État-nation pour unité d'analyse afin de tenir compte de la cohérence politique et économique. Les différences dans le traitement statistique des mêmes matériaux sont alors surprenantes. Le regroupement en catégories du revenu est l'instrument et le support d'une vision idéaliste du développement qui, chez Kristensen, masque littéralement les rapports de domination et d'exploitation au niveau mondial. Chez Szymanski, le traitement des statistiques internationales sur la base d'une analyse comparative entre États-nations se révèle un instrument privilégié pour saisir la nature des rapports de domination dans le système mondial.

Il ne nous est pas possible de passer en revue tous les points de divergence entre les deux théories soumis au test d'hypothèse. Nous nous centrerons sur deux thèmes qui reflètent la thèse centrale de l'ouvrage et illustre la rigueur de la démarche adoptée: le rôle des exportations de capitaux (chapitres 5, 6, 7, 9, 10) et l'aristocratie ouvrière (chapitre 15).

Le point de divergence majeur entre les deux théories de l'impérialisme est celui de la force motrice de l'impérialisme, de sa dynamique. L'impérialisme est-il une condition nécessaire à la survie du capitalisme ou simplement une excroissance nécessaire? L'exportation de capital est-elle nécessaire à la survie du capitalisme? L'exportation de capital empêche-t-elle l'industrialisation ou, au contraire, la favorise-t-elle?

Le test de chaque théorie sur cette question fait l'objet d'un développement en cinq chapitres. Le chapitre sur la dynamique de l'impérialisme vise à établir l'importance et centralité de l'exportation de capital à l'étape actuelle de l'impérialisme en passant en revue la nature du profit des multinationales américaines, la concentration des investissements, le rôle des exportations et des importations de matières premières, et l'importance des dépenses militaires. Sur la base de ces faits, l'auteur conclut que l'exportation de capital est la force motrice de l'impérialisme à l'étape actuelle. Le chapitre suivant examine la centralité de l'État capitaliste pour l'impérialisme. Il démontre que l'État américain assume une fonction impériale et il passe en revue les mécanismes utilisés par les transnationales pour orienter la politique étrangère américaine de même que les différentes formes d'intervention militaire servant à défendre leurs intérêts. La politique impériale américaine entraîne une contradiction dans les fonctions internes et externes de l'État qui mine sa légitimité.

Le chapitre 7 examine les mécanismes économiques de la dénomination impérialiste par l'exportation de capital (investissement transnational, commerce extérieur, aide étrangère, institutions financières internationales et dette extérieure) au cours des années 1970 pour en

comprendre les tendances actuelles. Celles-ci sont les suivantes : l'accroissement du volume des investissements des transnationales et la préservation de leur rôle dominant dans la prise de décision économique des pays malgré la participation locale ; le déclin du rôle de l'aide étrangère et son remplacement graduel par l'endettement envers les banques transnationales ; le maintien de la dépendance commerciale envers les États-Unis. L'examen de la direction du transfert de valeur entre pays riches et pays pauvres dans le chapitre suivant, point majeur d'opposition entre les deux théories, montre tous les raffinements dont fait preuve Szymanski dans l'analyse des faits. Il réalise sa démonstration en trois étapes : l'examen du sens du transfert de valeur entre les États-Unis et les pays moins développés (le rapport entre capital exporté sous forme d'investissements par les banques et les transnationales et toutes les formes de rapatriement des profits aux États-Unis entre 1960 et 1970) ; l'examen du sens du transfert de valeur pour l'ensemble des pays développés et l'ensemble des pays moins développés et enfin, la vérification de l'existence d'une détérioration des termes de l'échange pour les pays moins-développés. Pour procéder à ces vérifications, Szymanski manipule une quantité considérable de données statistiques. Il en arrive à la conclusion que la direction du transfert de valeur au niveau des investissements, des prêts et du commerce mondial est un transfert net de richesse vers les pays moins développés. Il estime ce transfert net à 77 milliards de dollars en 1977.

Une fois connue l'importance des exportations de capital pour les transnationales de l'État impérial de même que la direction actuelle du transfert de valeur, il importe de démontrer les effets de la domination impérialiste sur les pays moins-développés. L'exportation de capital provoque une industrialisation rapide par transfert de capital et de technologie, mais il s'agit d'une industrialisation dépendante qui rend les économies complémentaires plutôt qu'intégrées. Le coût social d'une telle industrialisation est lourd : prolétarianisation massive et rapide des paysans, chômage urbain, stagnation des salaires et du niveau de vie, accroissement des inégalités. Le développement économique de ces économies est donc *de nature différente* de celui de l'Europe occidentale et des États-Unis. Il s'effectue au prix de déséquilibres sociaux importants devant aboutir à des révolutions sociales.

La vérification des propositions théoriques sur l'aristocratie ouvrière est un autre exemple de la manière dont Szymanski soumet les deux théories au test d'hypothèse. La classe ouvrière américaine bénéficie-t-elle directement ou indirectement des retombées de l'impérialisme ? Chaque théorie fait l'objet d'une vérification à l'aide des faits récents selon des indicateurs économiques. La thèse de Lénine est évaluée au niveau du bénéfice économique et des attitudes politiques. Trois indicateurs économiques servent à évaluer si la classe ouvrière américaine retire un bénéfice économique quelconque de l'impérialisme : le revenu rapatrié sur les investissements américains par ouvrier ; l'exportation vers les pays moins-développés par ouvrier et le pourcentage des expéditions totales vers l'armée américaine. Il en conclut que les travailleurs du secteur de l'économie militaire ne tirent aucun bénéfice de l'impérialisme. Au niveau des attitudes politiques, la mise en relation du type d'industrie avec les attitudes politiques des ouvriers se révèle négative.

Szymanski procède d'une manière analogue pour la thèse « New Left ». Il utilise deux indicateurs : la grandeur du transfert des pays moins développés aux États-Unis et les effets de la répartition des profits de l'impérialisme. Il en conclut qu'aucune des deux théories ne peut concorder avec les faits relatifs à la classe ouvrière américaine. Celle-ci subit des pertes matérielles à cause de l'impérialisme et n'a pas d'intérêts économiques ou politiques à son maintien. La seule classe qui en bénéficie directement est la classe capitaliste et plus particulièrement, les transnationales américaines.

Ces deux thèmes illustrent la manière de procéder de Szymanski pour tester les deux théories de l'impérialisme. Il en résulte une évaluation nuancée sur l'apport et les faiblesses

de chaque théorie. La théorie de Marx et Lénine sur le rôle moteur de l'exportation de capital et la direction du transfert réel de valeur est confirmée par le stade actuel de l'impérialisme. La théorie marxiste de la dépendance décrit et explique beaucoup mieux la période 1860-1960, pour laquelle l'analyse de Marx et Lénine était prématurée. Le blocage de l'industrialisation et le transfert de richesse vers les pays développés par l'échange inégal s'appliquent bien à cette période. Cette théorie s'applique mal au stade actuel de l'impérialisme et n'accorde pas suffisamment d'attention aux facteurs endogènes de développement. De même, la destruction des rapports de production semi-féodaux, la prolétarianisation massive des paysans et l'industrialisation accélérée confirment la théorie de Marx et Lénine sur le rôle dirigeant de la classe ouvrière dans les forces révolutionnaires. En somme, la confrontation de la théorie de Marx et Lénine avec la théorie marxiste de la dépendance confirme la première pour le stade actuel de l'impérialisme et infirme la seconde.

2. *La nature de l'impérialisme contemporain*

La démarche critique de Szymanski ne s'arrête pas à l'évaluation de la valeur respective de chacune des théories de l'impérialisme, elle le conduit à proposer sa propre conception de l'impérialisme contemporain que nous tenterons ici de dégager.

Szymanski commence par redéfinir les concepts d'impérialisme, de développement économique, de pays moins-développés et de transnationales. La critique des conceptions sous-jacentes à l'utilisation de ces concepts l'amène à redéfinir ces termes. L'impérialisme est « la domination d'un pays par un autre pour exploiter économiquement les dominés »³. Cette définition permet de distinguer la domination de l'exploitation et d'élargir l'application de ce terme aux relations entre n'importe quel type de société quelle que soit sa nature (développée, sous-développée). Le concept de développement économique recouvre l'état des moyens de production dans une société. L'application de ce concept nécessite d'adopter un terme qui décrit l'état des forces de production dans un pays ou un groupe de pays. C'est pourquoi il adopte le terme de pays moins-développés qui en rend mieux compte. De même il préfère le terme transnationales à celui de multinationales parce que ces entreprises opèrent dans différents pays et coordonnent leurs opérations sur une base mondiale sans dénationalisation ni décentralisation.

La conception de Szymanski devient explicite à travers l'orientation de ses conclusions. Sa thèse centrale du primat de l'exportation de capital au stade actuel de l'impérialisme le conduit à une analyse prospective du futur de l'impérialisme et des pays moins-développés.

La distorsion de l'économie et de la structure sociale de ces pays accroît les probabilités de victoire des mouvements socialistes. Les révolutions où la classe ouvrière jouera un rôle central, seront de plus en plus fréquentes et les États impérialistes devront accroître leur intervention dans ces pays pour protéger leurs intérêts. Dans ces pays, le modèle du régime démocratique parlementaire occidental représente une structure politique instable et transitoire qui ouvre la voie aux dictatures de droite. Szymanski ne voit que deux voies possibles pour les pays moins développés: les régimes bureaucratiques autoritaires de droite ou les révolutions socialistes. Les contradictions induites par l'impérialisme ferment la voie à toute autre alternative de changement. Il en résulterait une plus grande tolérance des États impérialistes envers les régimes révolutionnaires et nationaliste à moyen terme. Il s'agit ici des croyances de l'auteur et des conclusions qu'il tire de la connaissance des multiples facettes de l'impérialisme contemporain.

3. Cette traduction est la nôtre.

L'ouvrage de Szymanski constitue une synthèse impressionnante des acquis de la théorie marxiste de l'impérialisme pour la compréhension de l'impérialisme au stade actuel. En ce sens, il enrichit la tradition marxiste de critique du capitalisme qui a, depuis Marx, constitué le point fort des marxistes occidentaux. Son apport principal consiste à dévoiler quelles formes prend actuellement l'impérialisme américain. On doit toutefois regretter que lorsque Szymanski parle du système mondial il exclue pratiquement l'URSS et les pays du bloc de l'Est, de même que les relations qu'ils établissent avec le Tiers Monde. On peut comprendre que la source de cette exclusion réside dans l'impossibilité d'obtenir la même richesse de matériaux que pour les relations des États-Unis avec le Tiers Monde. Si l'on accepte la définition de l'impérialisme de Szymanski, on pourrait aussi parler d'un impérialisme soviétique. La prise de position de l'auteur pour les révolutions socialistes, quand il considère l'avenir de ces pays, n'est pas étrangère au fait qu'il néglige volontairement ce versant pourtant réel de l'impérialisme. Quand pourrons-nous avoir l'occasion de lire une étude aussi fouillée, minutieuse et talentueuse sur l'autre versant de l'impérialisme?

III – L'industrialisation dépendante

L'industrialisation est-elle compatible avec la perpétuation du sous-développement? Répondre à cette question suppose, pour Salama et Tissier, d'interroger les concepts au moyen d'études empiriques sur les voies originales de l'industrialisation et les formes spécifiques d'exploitation des travailleurs dans les pays du sud-est asiatique et d'Amérique latine. Leur ouvrage se compose de quatre études articulées autour de deux thèmes: la semi-industrialisation et la gestion de la force de travail.

Se voulant une introduction à des études plus approfondies et accessible aux non-spécialistes, cet ouvrage se donne pour objet de tirer des leçons de la manière spécifique dont s'est réalisée la semi-industrialisation de deux continents. L'introduction redéfinit le concept de sous-développement en fonction de l'industrialisation récente et trace à grands traits les caractéristiques communes de ce processus. Le cadre théorique adopté est celui de la théorie classique de l'impérialisme qui a déjà été exposé ailleurs⁴ et fait l'objet d'un simple rappel des éléments pertinents à la mise en contexte de la semi-industrialisation.

L'étude de la semi-industrialisation latino-américaine se centre sur l'analyse de l'expérience historique qui lui a donné naissance lors d'une phase de crise et de guerre, la période populiste. Par une analyse critique du débat autour des facteurs explicatifs de ce phénomène, les auteurs déplacent le champ d'analyse en dehors des facteurs endogènes ou exogènes en soulignant la nécessité de tenir compte du contexte mondial pour expliquer les relations des États-nations d'Amérique latine avec les économies du centre.

Après avoir montré que l'économie d'exportation a contribué à l'industrialisation mais l'a en même temps bloquée, les auteurs examinent les facteurs ayant entraîné un relâchement provisoire de l'impérialisme et la mise en place d'une bourgeoisie industrielle s'appuyant sur l'État. Ils concluent que la crise économique de 1930 a favorisé l'émergence d'une bourgeoisie industrielle parce que les rapports impérialistes ont été modifiés. La réinsertion de ces économies dans le système mondial après 1945 nécessite l'intervention de l'État mais l'industrialisation se poursuit sous le contrôle des firmes multinationales.

4. Pour les développements théoriques antérieurs des auteurs, voir trois ouvrages publiés dans la Petite Collection Maspéro: SALAMA, Pierre, *Le procès de sous-développement*, 1980, 248p. VALIER, Jacques, *Sur l'impérialisme*, 1981, 280p. VALIER, Jacques et SALAMA, Pierre, *Introduction à l'économie politique*, 1978, 260p.

L'étude de l'industrialisation dans huit pays du sud-est asiatique depuis 1945 révèle trois voies d'accumulation capitaliste qui ont conduit à l'industrialisation de ces pays : la substitution d'importations, l'exportation de produits primaires et l'exportation de produits manufacturés. Le stade actuel se caractériserait par la prédominance de la substitution d'exportations de produits primaires par des produits manufacturés pour quatre pays (Taïwan, Corée du Sud, Hong Kong et Singapour) et par les difficultés des autres pays à réaliser ce passage (Malaisie, Thaïlande, Philippines, Indonésie). Dans ce processus, l'élément dominant est le rôle prédominant du capital étranger sous forme d'investissements directs des multinationales.

Quel est l'effet de cette semi-industrialisation sur la gestion de la force de travail ? Deux études tentent d'y répondre, l'une plus théorique, l'autre plus empirique, une étude du cas des zones franches en Asie du Sud-est. L'industrialisation rapide sous le contrôle des multinationales nécessite un régime politique à légitimité restreinte pour gérer la force de travail en faveur des intérêts des multinationales et des capitalistes nationaux. Elle se caractérise par la segmentation et la délocalisation du procès de travail et s'accompagne d'une détérioration marquée des conditions de travail et des salaires qui épuise rapidement les travailleurs. Les auteurs distinguent deux modes de gestion du travail selon que la production est intégrée par substitution d'importations ou segmentée et délocalisée par substitution d'exportations. En Amérique latine, la production intégrée entraîne une rotation élevée du capital et l'usage de techniques à haute intensité de capital ; en Asie du sud-est, la production segmentée et délocalisée produit une accélération de la rotation de la main-d'oeuvre dont on utilise les qualités immédiates. L'étude des zones franches industrielles confirme ces énoncés. La préférence pour une main-d'oeuvre d'origine paysanne, jeune et féminine favorise une politique de gestion de la force de travail axée sur l'accumulation interne où sont essentiels les bas salaires et l'allongement de la journée de travail.

Cette analyse conduit les auteurs à nuancer leurs affirmations sur le processus de segmentation-délocalisation du procès de travail induit par les multinationales. Ce processus est limité à certaines branches industrielles et lié à la volonté des multinationales de conquérir certains marchés. Il s'agit d'une industrialisation fondée sur l'exploitation maximale de la classe ouvrière nouvellement formée dans ces pays.

Si les études empiriques des auteurs apportent des matériaux nouveaux sur le processus d'industrialisation dépendante dans deux continents, l'ouvrage ne permet pas de tirer des conclusions sur l'ensemble du processus. Cela tient à la faible intégration de l'argumentation où l'ordre d'exposition entraîne des répétitions et un manque d'unité. Ainsi, les chapitres sur l'Amérique latine se veulent à la fois théoriques et empiriques en présentant une interprétation fondée sur la comparaison entre les deux continents. Ils manquent toutefois leur but de fournir au lecteur une compréhension de la spécificité de l'Amérique latine. Les chapitres sur l'Asie du sud-est sont au contraire exclusivement empiriques et il ne s'en dégage aucune conclusion d'ensemble. L'introduction et la postface, plus théoriques, tentent de faire le lien entre les quatre études et n'y réussissent que partiellement. Il ressort de la lecture de cet ouvrage une impression que les auteurs ne maîtrisent pas suffisamment leur appareil théorique pour l'appliquer de façon adéquate aux matériaux qu'ils étudient. La méthodologie utilisée manque d'unité : on privilégie l'analyse abstraite d'une période historique et la critique du discours sur le développement pour l'Amérique latine ; on procède à une étude synchronique des statistiques nationales et internationales pour l'Asie du Sud-est. Le langage utilisé contribue à obscurcir le propos des auteurs plutôt qu'à l'éclairer : l'utilisation de termes abstraits plus ou moins bien définis (articulation, autonomie relative) rend l'analyse formelle. La principale lacune de cet ouvrage se résume donc à un manque d'unité de l'exposition et au formalisme de son langage qui ne permet pas d'analyser le processus de semi-industrialisation d'une façon dynamique.

IV – La domination culturelle américaine

Yves Eudes veut élucider la nature de l'appareil d'exportation culturelle du gouvernement américain et déceler leur impact dans les sociétés réceptrices du Tiers Monde. Il formule trois hypothèses sur la nature et la forme que prend la domination culturelle américaine: 1. l'exportation culturelle est organisée par le gouvernement américain et elle est l'instrument du maintien de sa domination impérialiste; 2. la pénétration culturelle américaine est la plus efficace dans les pays où existent des régimes autoritaires répressifs soumis à la domination américaine; 3. l'exportation culturelle américaine se limite aux classes supérieures dénationalisées et a pour effet de former une élite transnationale.

Pour vérifier ces hypothèses, l'auteur utilise deux méthodes: l'analyse du discours américain sur l'expansionnisme culturel et l'analyse du discours et des pratiques des institutions chargées de l'exportation culturelle: le gouvernement américain et ses différents appareils (USICA, les organismes d'aide au développement et la CIA).

L'auteur situe le problème de l'exportation culturelle dans le contexte de la prédominance américaine dans le monde. Pour en faire la démonstration, il tente de relier l'expansionnisme culturel et ses différentes formes à la logique du stade actuel de l'impérialisme. L'exportation culturelle accompagne et suit la domination économique et l'intervention militaire.

Dans un premier chapitre, il montre que l'histoire de la pensée politique américaine sur l'expansionnisme culturel révèle le caractère permanent et explicite de cette idéologie, son contenu messianique et idéaliste et son emprise profonde sur la classe moyenne américaine. Le second chapitre démontre que les relations culturelles sont confondues avec les relations économiques, diplomatiques et militaires. Les trois chapitres suivants font l'histoire du développement de la politique interventionniste culturelle du gouvernement fédéral américain. L'auteur y montre que l'État fédéral s'empare progressivement des supports matériels de l'exportation culturelle en même temps qu'il crée en son sein une structure spécialisée à cette fin. Cette structure, d'abord militaire au cours des années 1950, sert à créer un réseau international de communication au service des multinationales de la culture et de l'électronique. Primitives dans leur forme et leur contenu, les techniques de pénétration culturelles deviennent de plus en plus sophistiquées à la suite de plusieurs décennies de tâtonnements et d'expériences contradictoires.

L'auteur passe ensuite à l'examen des structures et des actions menées par trois institutions émanant de l'appareil gouvernemental fédéral: la United States International Communication Agency (USICA); les organismes d'aide au développement et l'action culturelle de la CIA. Il conclut que les activités culturelles de ces agences gouvernementales ne sont pas marginales mais centrales.

L'examen de la teneur du message et de son impact fait ressortir l'aspect unilatéral du message diffusé par les agences américaines qui ignorent totalement les langues locales et l'environnement culturel des populations visées. Cet aspect unilatéral de l'action culturelle américaine est la condition de son efficacité: il faut imposer un « message unique en provenance d'un centre unique » pour accomplir la « mission culturelle de l'Amérique ». La pénétration de ce message est assurée par le choix de populations-cibles privilégiées, les classes supérieures et l'intelligentsia locale.

En conclusion, l'auteur évalue l'impact des activités culturelles américaines sur les sociétés réceptrices. Le contrôle américain des réseaux de communication et des institutions véhiculant la connaissance consolide, par une action idéologique, l'emprise des multinationales sur l'économie de ces pays. L'adoption du modèle américain par les classes

dominantes locales est un objectif stratégique de cette action idéologique qui vise à créer une élite transnationale coupée de ses racines culturelles et totalement intégrée à la métropole. Cette « auto-acculturation volontariste de l'élite au pouvoir des pays dépendants donnerait un caractère permanent à la dépendance en constituant un bloc dominant culturellement homogène. Elle résulterait de l'incapacité des élites locales à produire leurs propres idéologies pour légitimer leur domination parce qu'elles imposent à leur population des « régimes dictatoriaux à faible légitimité ». D'où la nécessité de soutenir des régimes « fondés sur la violence et la domination brutale ».

Eudes réussit, par une analyse qualitative, à décortiquer l'appareil de domination culturelle américain, son mode de fonctionnement et son impact sur les populations visées. La comparaison de sa position avec celle de Szymanski (chapitre 8) montre comment deux auteurs marxistes peuvent diverger dans leurs conclusions tout en se rejoignant sur l'essentiel.

Eudes se limite à l'analyse du discours et à l'analyse institutionnelle des appareils d'État. Il ne prend pas en considération, comme le fait Szymanski, de l'importance d'autres appareils idéologiques tels les centrales syndicales américaines et les Églises chrétiennes. De plus, il appuie sa démonstration par une analyse qualitative alors que Szymanski recourt à l'analyse quantitative des statistiques internationales pour appuyer sa démonstration.

Le point majeur de divergence entre les deux auteurs se situe au niveau de l'évaluation de l'importance de la domination idéologique dans le contexte actuel. Eudes tend à surévaluer l'importance de la domination idéologique en considérant que l'impérialisme serait passé de la dénomination politique directe à la domination idéologique. Contrairement à ce que croit Eudes, il s'agirait, selon Szymanski, d'une situation transitoire et non permanente qui peut être remise en question si les intérêts des multinationales sont de nouveau menacés. Son chapitre sur l'État américain et ses interventions militaires est à cet égard très éloquent. La conjoncture actuelle de crise mondiale pourrait amener un retour partiel à l'usage direct de la force militaire.

Conclusion

La revue des ouvrages de Kristensen, Szymanski, Salama et Tissier et Eudes fait ressortir deux approches opposées pour expliquer le développement contemporain. D'un côté, une explication fonctionnaliste et idéaliste du développement; de l'autre, une explication marxiste, riche de sa diversité et capable d'adapter ses analyses au contexte contemporain. L'explication fonctionnaliste et idéaliste du développement actuel tourne court et se révèle incapable de comprendre la complexité de la situation actuelle parce que limitée à une analyse abstraite et formelle. L'explication marxiste se révèle beaucoup plus dynamique: elle suscite une multiplicité d'hypothèses qui résultent de la volonté de tester les théories par une analyse rigoureuse des faits. Les trois ouvrages recensés font avancer notre connaissance de l'impérialisme contemporain en confrontant les théories et les concepts aux faits. Ils se situent dans la tradition du marxisme occidental qui enrichit constamment sa critique du système capitaliste. En ce sens, ils présentent une étude relativement complète des multiples facettes de l'impérialisme américain. Le fait que l'option socialiste ne fasse pas partie du champ d'étude de l'impérialisme contemporain suscite de nombreuses questions. Elle ne fait l'objet d'aucune analyse critique de la part des auteurs et elle se présente comme la solution aux maux engendrés par l'impérialisme. L'examen des résultats des expériences sociales passées et en cours devrait permettre de poser la question du prix humain de cette option et de ses résultats en termes de domination de classe. Les auteurs considèrent ici l'existence

d'un seul versant de l'impérialisme, celui des États-Unis dans le monde. Une théorie de l'impérialisme qui se voudrait exhaustive nécessiterait de prendre en compte le versant jusqu'ici caché, celui de l'impérialisme soviétique invisible dans le discours néo-marxiste américain et français.